

XAVIER DEVILLE

Melville Street

Explorer, à travers les grands anciens et les courants de pensée, des pistes permettant d'appréhender notre temps... et donner la parole aux textes contemporains qui sauront exprimer les appels, les plaintes, les révoltes de la part fragile du monde.



SULLIVER

MELVILLE STREET

La collection *Littératures actuelles*

Une collection de littérature française qui fait entendre des voix neuves, des langues où se côtoient la sensibilité poétique et la conscience politique. Les thèmes traités sont abordés sous des angles inédits, à l'écart des codes et des modes. L'interrogation sur la place de l'humain dans le monde d'aujourd'hui constitue le fil rouge qui relie les textes entre eux.

© Éditions Sulliver, 2015

editions@sulliver.com
www.sulliver.com

XAVIER DEVILLE

Melville Street

ÉDITIONS SULLIVER

To all of you, living your life in nice houses.

Merci à Claude Deries pour tout le travail qu'elle a fait avec moi. Son regard et la clarté de ses explications traversent tout le texte.

Merci à Marianne et à Tycho, chacun dans leur dynamique.

Seul

Je n'ai presque jamais bien dormi là-haut. J'y ai passé quelques nuits blanches et beaucoup d'heures à attendre et à tourner dans mon lit avec le matin dans la tête et son cortège de petits-déjeuners. Mais la nuit existait pour elle-même, sans l'idée de petit-déjeuner. La nuit, c'était la solitude de l'homme normal dans un nid d'handis. Je ne sais pas comment les autres staffs géraient leurs nuits et leur solitude. Je n'ai abordé le sujet qu'avec une fille. Elle parlait de peur. Elle s'enfermait à clé dans la chambre. Je comprends. Lorsqu'elle travaillait là-haut, la maison était habitée par quatre hommes. «Tommy-dans-son-fauteuil», une fois couché, ne pouvait pas sortir de son lit tout seul. Il ne présentait donc pas de danger. Carolyn, la seule femme de la maison, dormait. Mais les trois autres avaient l'habitude de se lever la nuit. Chesley faisait des allers-retours aux toilettes, Jon allait visiter la maison et le frigo, «Tommy-debout» se levait aussi parfois. Une nuit, je me réveillai avec Jon dans ma chambre, qui me regardait. Il n'avait pas d'agressivité mais il me surplombait, curieux au pied de mon lit,

dans l'obscurité. Mes nuits n'étaient pas peuplées de peur, elles étaient remplies de vigilance et de somnolence. Une fois tout le monde couché, je restais à l'affût. Nous étions six, mais j'étais seul à veiller et seul à porter.

Au rendez-vous d'embauche, la femme m'avait rapidement présenté le travail et la démarche : « Les Bénéficiaires de notre service, c'est ainsi que vous serez prié de les nommer, sont des personnes normales qui doivent être traitées comme telles et non comme des malades. C'est pour cela que les institutions ont fermé. Il s'agit simplement de les aider à vivre le quotidien et leur colocation. Ils habitent une maison comme tout le monde. Ils disent bonjour à leurs voisins et trouvent qu'ils vont bien, "*thanks*", et que la météo fraîchit. Rien de compliqué, vous serez assistant de la banalité de la vie. » Elle ne s'était pas beaucoup plus étendue. Pourquoi développer les évidences ? Une douche est une douche, et je pensais savoir ce qu'est un repas. « Quand puis-je commencer ? » On était tombé d'accord sur le week-end à venir. À la fin de l'entretien, elle m'avait demandé : « Qu'est-ce que vous faites si vous êtes débordé ? » *Well*, je suppose que j'essaie d'arranger la situation, de calmer les gens, de gérer. « Mais si vous êtes vraiment dépassé, si le contrôle vous échappe, si malgré tout la normalité disparaît ? » J'avais hésité, jusqu'à sa réponse : « Vous appelez le numéro d'urgence, c'est un numéro avec toujours quelqu'un au bout, quelqu'un d'Aid Service qui saura quoi faire

et vous conseillera.» Avec le numéro, elle m'avait donné la clé de la maison.

Melville Street était une rue calme de la banlieue de Dunedin, cette ville au sud de la Nouvelle-Zélande. La maison était de plain-pied, comme les autres alentour. Elle avait été louée parce qu'elle était grande et disponible. Elle n'avait pas de signe distinctif, rien n'indiquait qui l'habitait. Le premier soir, j'arrivai, accueilli par Gayna, puis les vans passèrent déposer les handis qui bénéficiaient du service. Ils s'installèrent et je regardai en ne sachant que faire ni comment intervenir. Gayna préparait le repas et m'envoya aux douches sans plus de détails. Pendant le repas, la télé parlait pour tous. « Bonsoir, me dit-elle un peu plus tard en passant sa veste. Bonne nuit et bonne chance pour demain matin. Sois prêt à l'heure. Les chauffeurs n'ont pas le temps d'attendre que quelqu'un finisse de s'habiller ou de boire son café. Ils ont leur tournée à faire. C'est calé, minuté. Et chacun à son travail », ajouta-t-elle en sortant.

Finalement, le soir où je commençai, je connaissais le nom de ma collègue et la couleur de sa voiture qu'elle démarra sportivement devant la maison. Seul et ignorant, j'étais un débutant.

Le matin

Le matin, j'étais seul pour préparer cinq personnes. J'avais trois heures pour atteindre ce but et ne rien oublier. Les grandes lignes étaient claires. Il fallait réveiller tout le monde, les aider à s'habiller, préparer leur petit-déjeuner, donner les médicaments, préparer le sac de certains pour la journée, et donner à tous le déjeuner dans des petites boîtes. Normalement, tout se passait plutôt bien et dans les temps, s'il n'y avait pas de dérapage. Tout le stress du matin se cachait dans le dérapage.

Souvent, il n'y en avait pas. Petit à petit, au fil de mes nuits à Melville Street, les matins s'étaient organisés en une suite d'actions minutées. Chacune entraînait la suivante et la suivante était toujours la même. Tommy, toujours commencer par Tommy-dans-son-fauteuil, je l'avais vite compris. C'était un début tonique, mais simple. Tant que Tommy n'était pas installé dans son fauteuil, il m'accaparait totalement et je ne pouvais pas tourner les talons ou mon attention vers quelqu'un d'autre. Tommy se réveillait tous les matins dans un océan de pisse. La seule

solution aurait été de le lever en milieu de nuit pour le changer. Mais comme tout le monde, je ne le faisais pas. Donc, laissant dormir les autres, je levais Tommy, le douchais, l'habillais, le nourrissais, et changeais ses draps. Je faisais tout pour Tommy en une fois, sauf qu'au passage je réveillais Chesley qui se levait d'un bond et attaquait sa matinée. Chesley n'avait pas besoin d'aide. Il lui fallait juste du temps et parfois un œil pour éviter qu'il ne se disperse trop.

Je les laissais, Tommy-dans-son-fauteuil qui effeuillait des morceaux de plastique et continuerait jusqu'au soir, Chesley dans les toilettes, occupé à les recouvrir, et je croisais Carolyn qui partait s'installer devant la télévision.

J'enchaînais. La situation se compliquait et au fur et à mesure, je me mettais à marcher plus vite. Je ne devais pas me déconcentrer. Plus j'avancais, plus le nombre de personnes impliquées augmentait, et plus l'incertitude croissait. J'attaquais la zone à haut risque de dérapage, le réveil de Jon. D'abord, bien entendu, je secouais Tommy-debout. Il se réveillait doucement et aurait de beaucoup préféré rester à dormir. Alors je passais plusieurs fois dans sa chambre pour le secouer et l'inciter à bouger. Ce n'était pas un problème. Le problème, c'était Jonathan l'incertain ; aquatique Jon.

Tous les cinq vivaient au rythme de la valse de l'autorité. Chaque matin, une personne différente entrait dans leur chambre et leur ordonnait de se lever, de s'habiller et de se préparer pour partir au travail. La

seule poutre de stabilité dans cette maison, c'était Gayna. En dehors d'elle, c'était la ronde. En quelques mois de présence là-haut j'étais déjà le plus ancien avec elle. Alors je m'imaginai à la place de Jon. Régulièrement, quelqu'un de nouveau apparaissait pour le réveiller et lui demandait d'obéir. Comme si c'était normal et naturel en tant que handicapé d'être sous les ordres de. Comme si c'était facile d'accepter l'autorité de n'importe qui.

À la seconde où j'avais passé le pas de la porte, j'étais devenu chef du moment, remplacé à la relève par un autre chef. Les handis habitaient toujours la même maison, mais chaque jour les règles changeaient. Cinq ou six employés se partageaient les horaires, ce qui faisait autant de systèmes à connaître. Chaque année, trois ou quatre nouveaux commençaient, puis arrêtaient de travailler à Melville Street. Chaque année apportait son lot de nouveaux principes d'autorité à découvrir, à digérer et peut-être à accepter, s'ils en avaient le temps.

Mais, on me l'avait suffisamment répété, « les Bénéficiaires du service sont fragiles et ont besoin d'habitudes. Nous devons les entourer de notre savoir puisqu'ils ne peuvent exprimer le leur ». C'est vrai qu'ils n'étaient pas les champions de l'expression. Et quand ils parlaient, ils parlaient codé, ou à côté. Alors ils avaient développé leur sens de l'observation silencieuse. Ils comprenaient, mais le gardaient pour eux. À Melville Street, j'habitais avec quatre antennes d'observation camouflées sous des tonnes de silence.

Tommy-dans-son-fauteuil était quelqu'un à part. Je ne connaissais pas, n'avais pas accès à sa possible conscience. Mais les autres regardaient, écoutaient, et savaient se positionner.

Dans sa chambre à l'heure du lever, Jon se figeait parfois en un bloc indestructible de refus. Il se tournait sur le côté, s'enfonçait sous sa couette et fermait les yeux avec la force qu'on mettrait à fermer un poing en colère. Tout son visage se plissait. Il refusait de se lever et se passait très bien de mots pour le dire. « Je te comprends, Jon. Tu es détendu, allongé, bien dans ton lit, c'est la passion de ta vie. Tu ne tiens certainement pas à te lever pour aller au travail. J'arrive chez toi, tu me connais à peine et je te demande de te lever. Je vois bien la contrainte, pas de problème.

N'empêche. J'ai passé une sale nuit. Il y a peut-être Tommy-dans-son-fauteuil qui est en train de chier et qu'il me faudra doucher à nouveau et changer. Il y a Carolyn et l'incertitude de son humeur le matin. Il y a le petit-déjeuner de Tommy-debout à faire et toutes les questions que Chesley se pose. Sans compter que je suis ici tout seul depuis des heures et des heures et que j'ai envie de rentrer chez moi. Je sais que tu aimes bien prendre ton temps, mais les chauffeurs aussi ont un avis sur la question. Ils font la tournée des maisons et enchaînent sur leur journée. Ils n'ont pas le temps d'attendre que tu finisses de te préparer. Ils ont une place à tenir et leur retard ne réjouit personne tout le long de la chaîne. La journée, les maisons sont vides.

Personne ne peut rester. Il faut aller au travail. Et c'est largement plus facile pour tout le monde si ça ne grince pas à la transition. Tu es handi et tu as aussi des devoirs.

Mais tu sais très bien tout cela. Tu connais ta vie et son organisation. Lorsque tu refuses de te lever, tu sais ce que tu fais. »

Et j'avais beau me le dire, j'avais beau voir le refus et le mal-être de Jon, ça m'énervait parce que la situation était ce qu'elle était. Ce que je savais, c'est qu'il me fallait tout faire pour sortir du blocage.

Les jours de refus se décomposaient en petites victoires pour moi, en petites étapes pour Jon, qu'il se lève, s'habille, aille aux toilettes sans retourner se coucher, puis vienne prendre le petit-déjeuner sans disparaître dans sa chambre à la première occasion. Et enfin, le plus difficile, qu'il se lève de table et monte dans le van. Ces jours-là, Jon concentrait la majorité de mon attention. Il était excellent dans l'immobilité attentive. Si je tournais la tête, je le voyais du coin de l'œil vers sa chambre, rapide et silencieux. Jon refermait la porte dans un regard et retournait sous la couette. Il était de nouveau chez lui, retour à la case négociation. « Un café, Jon », chuchotais-je avec un geste.

Les matins contrastaient sacrément par rapport à tout le reste du temps. La vie du matin était une vie d'action. J'avais énormément de choses à faire et peu de temps. Et bien sûr, j'avais toujours peur qu'un

dérapiage vienne dérégler mon équilibre fait d'un fil
tendu d'enchaînements. La journée, le soir, le week-
end, il ne se passait rien et il n'y avait rien à faire.

Point.